

LA SOUS-BOIS

Christophe SÉGAS

En tant qu'ome et fame il était superbe.

(John Keene, *Contrenarations*)

Ni blé n'y croit ni autre chose, ni les arbres ne portent fruit, ni en l'eau il n'est de poissons.

(Chrétien de Troyes)

*Du Docteur Juan,
Institut de Psicologie de Ty-Ping,*

au

*Docteur José,
Centre de l'Écrit de Ty-Ping.*

Cher confrère,

Veillez trouver ci-après un manuscrit dont les pages furent découvertes mêlées à d'autres papiers (come si on avait voulu les dissimuler) dans la chambre de leur supposé scripteur – apelons-le Perceval, puisque c'est ainsi qu'il se présente.

Il y a un peu plus d'un an, il intégra une caravane marchande en route vers Ty-Ping, pour d'une part tenir le journal de bord du convoi, et pour, d'autre part, transcrire en langue ancienne les vies du Capitaine Igriega, pilote de ladite caravane, dont les récits lui seraient fait, oralement, en langue Koyné, par l'aède Koaso.

Les services de sécurité atendent de moi un raport précis sur le personnage.

Doit-on le considérer come un afabulateur ? Un dangereux imposteur ? Ou un scribe potentiel de la République – sa connaissance de la langue ancienne, sa passion pour les archives, son obsession de l'écriture et de la lecture en feraient-èles un candidat de chois ?

Des interrogatoires et des tests psicologiques sont en cours. C'est dans le cadre de cète enquête que je sollicite votre expertise de létré.

Merci pour votre colaboration,

*Docteur Juan,
38l après Reset, Ty-Ping*

I

VIES DU CAPITAINE IGRIEGA

Koaso, aède de la caravane, raconte –

Igriega naquit en 315 après Reset dans un hameau anonyme, à deux semaines de marche au nord de Ty-Ping ; ceux qui vivaient là-bas étaient tous frères et sœurs, oncles et tantes, cousins à des degrés divers et tous à peu près dégénérés de consanguinité. Une constitution cacochime était leur lot commun, leur trait familial dominant.

Le père d'Igriega, propriétaire d'un atelage de deux muletons et d'un chariot-cuve de quatre-cents litres, collectait dans les fermes de la région excréments humains et animaux, forme de l'impôt que tous devaient payer au cacique local ; la mère d'Igriega, quant à elle, était une femme sèche, amère, employée journalière dans les étables et cuisines des officiers du hameau.

Avant le cinquième anniversaire d'Igriega, son père se noya dans une fosse à purin ; quelques mois plus tard la mère se dessécha, se racornit, et mourut étouffée ou consumée de l'intérieur.

Une vieille servante du cacique se chargea de l'enfant, elle était affectée à la surveillance et au contrôle qualité des stocks de gnôle, produit le plus consommé par les marchands, pèlerins hasardeux, colporteurs, soldats officiers et mercenaires qui faisaient étape dans le hameau ; son poste lui fournissait nombre d'occasions de s'enivrer, ce dont elle ne se privait pas.

Igriega pâtit de l'état d'ébriété quasi-permanent de sa tutrice et, le plus souvent livré à lui-même, il se nourrissait de restes et déchets trouvés dans l'arrière-cour, qu'il avalait crus et qui lui valaient des coliques si violentes qu'on le pensa plusieurs fois empoisonné, mais chaque fois il se relevait plus déterminé à vivre.

En effet, les abandons et négligences auxquels il était assujéti lui permirent de développer une indépendance farouche et une combativité de hyène ; des enfants de cinq ans ses aînés n'osaient pas le défier, certains adultes, même, le craignaient et se tenaient loin de lui.

Malgré le peu de soin qu'il recevait, sa peau était fine comme celle d'un jeune chevreau et exhalait un parfum de fruit mûr, mélange de sucre et d'acidité vivifiante ; il avait le visage lisse et lumineux, dont il accentuait l'aspect de sainteté en écarquillant les yeux, se confectionnant ainsi un masque d'innocence auquel les adultes ne se laissaient pas prendre, ayant compris qu'à sept ans c'était déjà un démon retors et cruel.

Un soir qu'il traînait dans la taverne, il sauta sur le dos d'un marchand de passage qui, furieux que la courtisane avec laquelle il comptait passer la nuit eût refusé ses avances, s'était mis à la battre

violemment. Le marchand grogna et, sans arrêter de bourer la fame de coups de pieds, chercha par petites tapes désordonnées à se défaire de ce qu'il prenait pour chat ou singe, mais il dut bientôt mètre son tabassage en suspens pour se défendre sérieusement contre l'enfant. L'ome s'ébroua, Igriega lâcha prise, les adversaires se firent face ; l'enfant bondit et n'eut qu'à doner un coup sec de mâchoires pour que l'ome perde connaissance, télassé à la fois par la peur que lui avait inspiré la terrible lueur des ieus de l'enfant, et par la vive douleur que venait de provoquer la morsure au visage.

Dès lors, parce qu'il avait si vaillamment défendu l'une d'èles, l'enfant devint le chaton des courtisanes.

Il vécut deus ans avec èles dans leur dortoir, assistant aus toilètes, querèles et réconciliations ; èles se le disputaient, mères aimantes, pour rire et jouer pendant des eures, èles le plaçaient au centre du monde, le chatouillaient, lui prodiguaient caresses chastes, d'autres moins chastes, le grondaient avec tendresse et le lavaient avec entousiasme, l'abillaient d'étofes de luxe et le gavaient de mets inaccessibles au comun.

Agacé par ces traitements de faveur, le voyant come un rival potentiel, le cacique dégradà l'enfant d'un coup, lui interdit la fréquentation des courtisanes et l'assigna au rôle d'épouvantail. Tout le jour il courait dans les champs, batant des bras et poussant des cris pour éfrayer les corbeaus qui, au printemps, détèrent les grains de miyoc nouvelement semés, et pour faire fuir les porcs sauvages qui, l'été, dévastent les plans sur pieds.

Il dormait dans des hutes de branche en bordure des parcelles et se nourrissait de pains de châtaignes que les métayers lui apportaient ; à l'automne ses ongles de pieds se mirent à fondre, sa peau se flétrit mais jamais son esprit ne faiblit, car la vie, en lui, coulait dense et torentueuse.

Il finit par se sentir plus proche des corbeaus et des rats, ausquels il disputait sa nourriture, que des omes qui, par mépris, ou par peur, le reléguaient toujours plus loin dans les marges du hameau.

Un soir de printemps, des nomades s'instalèrent dans une clairière près de sa hute ; le lendemain à l'aube il était couché dans les herbes au bord du camp pour épier les nouveaux venus.

Partout rires et cris jaillissaient sans qu'Igriega puisse déterminer s'ils étaient l'expression de colères ou de joies, de haines subites ou de récriminations violentes.

Des omes défilait en frapant des tambours, soufflant dans des trompes de cuivre ou en secouant des bandonéons ; des acrobates bondissaient et se contorsionnaient, souples come des herbes, plus agiles et plus grâcieus que des chats ; des fames inventaient des pas de danses, des vieillards agitaient des poupées de chifons en leur atribuant des monologues épais ou fulgurants ; d'autres groupes, vêtus de costumes colorés et de demi-masques inquiétants, improvisaient des scènes d'amour ou de meurtre, des disputes grotesques et des batailles sanglantes.

Igriega ne comprenait rien à ce qu'il voyait, mais il sentait que ces gens avaient le pouvoir de changer d'identité en un clin d'œil et il était enchanté.

Soudain une main se referma sur sa nuque et il fut plaqué au sol.

– De qui es-tu l'espion ? demanda l'ome qui le tenait captif.

Igriega se débatait, l'étreinte se resséra, l'ome apela ses compagnons et bientôt une dizaine de nomades encerclaient l'enfant. Un vieillard marcha jusqu'à lui en s'appuyant sur un sceptre d'os et l'observa en silence, Igriega baissa les yeux.

– Je n'espionne pas, souffla-t-il, je voulais juste voir les couleurs et entendre la musique, je dors dans la forêt, je suis épouvantail.

Le vieillard sourit, une fillète aux cheveux rouges fendit le cercle des nomades et tendit une écuelle à Igriega ; il leva les yeux, les deux enfants furent sur le point de sourire mais se ravisèrent et grimacèrent.

– Mange ! ordonna-t-elle d'une voix mélodieuse.

Igriega hésitait, il regarda les visages un à un puis saisit l'écuelle, les omes s'éloignèrent en murmurant, seuls la fillète et le vieillard au sceptre d'os restèrent près de lui.

Il flaira la nourriture avec prudence, une larme roula sur sa joue, la fillète s'accroupit et voulut l'essuyer mais Igriega recula en grognant, alors la fillète fit un bond en arrière, de surprise plus que de peur, puis se leva et partit vers le camp.

Le vieillard le regarda manger.

– Je suis Reinhardt, dit-il quand l'enfant eut vidé l'écuelle, le doyen de la troupe, tu n'as pas besoin de te cacher pour nous regarder, tu peux dormir ici cette nuit si tu veux, il y a des matelas libres dans la tente des enfants, tu seras mieux que dans ta hute et tu pourras aussi rester avec nous demain, et les autres jours.

– Alors le cacique viendra me chercher pour me battre, murmura Igriega en détournant les yeux, et il vous fera battre aussi.

Reinhardt sourit.

Malgré ses craintes, Igriega passa la nuit avec les saltimbanques, rêva de cabrioles, d'idoles de chiffons à voix aigres, de couleurs flamboyantes et de longues fanfares.

Le lendemain il se promena dans le camp, admira des acrobates et goûta les nouritures qu'on lui tendait, échangea des paroles timides avec de vieilles femmes et de plus jeunes, contempla pendant deux heures, fasciné, un ome qui confectionnait une marionnette ; dans l'après-midi, la fillète aux cheveux rouges qui lui avait servi à manger la veille surgit près de lui et prit sa main. Au contact de cette peau il comprit que chaque pas qu'il avait fait ce jour-là n'avait eu d'autre but que de le mener à sa rencontre, et elle l'entraîna en silence jusqu'à un groupe d'enfants qui, un peu à l'écart, répétaient une sainte de dispute.

Ils étaient trois qui s'agitaient dans un rectangle tracé au sol en guise de scène, deux jeunes garçons, et une fille au regard inquietant et à voix rauque qui, d'un geste sec, interrompit le jeu ; puis elle sortit du rectangle, palpa Igriega du bout des doigts et lança deux ordres à ses compagnons, qui bondirent, disparurent une minute derrière une tente puis revinrent les bras chargés de tissus multicolores.

Après plusieurs essayages on lui attribua une veste rouge, ornée d'insignes découpés dans de la toile.

– Ici, le premier rôle que joue un enfant est dicté par son nom, expliqua la fille à voix rauque, c'est pourquoi Salamandre, continua-t-elle en montrant la fillette aux cheveux rouges, interprète une salamandre, Le Rat un rat et Berger un berger. À leurs noms les deux garçons s'inclinèrent en révérences exagérées.

– Moi, reprit la fille, je suis Fleur. Sur scène : Fleur de Jusquiamme. Et pour toi, Salamandre a choisi le rôle de général en joie car c'est ce que signifie ton nom en ancienne langue, n'est-ce pas, joie ?

Les autres applaudirent et poussèrent Igriega sur scène.

Les enfants s'enroulaient les uns aux autres, s'écartaient à grands pas en échangeant des répliques mystérieuses, souvent cinglantes, mimaient combats féroces puis réconciliations absolues. Ce n'étaient pas seulement les quatre personnages que leur dictaient leurs noms, qu'ils parvenaient à incarner, mais des armées, des foules, des héros et des dieux ; de leurs voix, de leurs grimaces, de leurs gesticulations surgissaient des époques tout entières et des mites inconnues.

Fleur exerçait sur ses camarades une autorité incontestée, imposait une direction au jeu, interrompait brusquement l'action en cours pour donner conseil au rat ou pour indiquer au berger que sa posture n'était pas celle que l'on pouvait attendre de son personnage.

Bras balants, regard perdu dans les cimes des arbres à l'orée de la clairière, Igriega était figé au milieu des enfants qui tournoyaient comme des insectes ; puis il concentra son attention sur Salamandre, essayant d'apercevoir l'éclat de ses yeux, essayant d'isoler sa voix dans le brouhaha, se laissant étourdir par l'onde des cheveux rouges. Soudain il s'effondra. Fleur venait de le frapper aux tibias avec le bâton qui lui servait de crosse de commandement.

– Quand cesseras-tu de poser ton regard idiot sur les batraciens de feu ? Tu es général en joie, et tu dois mener un assaut !

Avant qu'Igriega eût démêlé, dans le coup qu'il venait de recevoir, les parts de fiction et de cruauté réelle, Fleur de Jusquiamme avait entraîné Rat et Berger dans un autre épisode de la pièce.

Salamandre tendit la main au général pour l'aider à se relever.

– La troupe au pas ! comanda Fleur avec virulence.

Salamandre quitta Igriega et rejoignit ses camarades, ils firent deux fois le tour du rectangle avant d'en sortir,

– La répétition est terminée ! asséna Fleur en regardant Igriega, tu as intérêt à faire des efforts si tu veux rester avec nous !

Le lendemain matin, tandis qu'il assistait à la répétition d'un groupe de musiciens, Igriega aperçut trois sergents du cacique à l'entrée du camp, qui le regardèrent un long moment, et il fut certain qu'ils l'avaient reconnu ; cependant, comme s'ils n'osaient venir le chercher pour le ramener à son rôle d'épouvantail, ils restaient immobiles, là-bas, piétinant, pestant un peu, cherchant du regard quelqu'un qui aurait remarqué leur présence, crachant par côté puis se détournant, revenant de front d'un pas décidé mais s'arrêtant toujours au seuil du camp.

Reinhardt, enfin, alla à leur rencontre, accompagné d'une fame. Les sergents reculèrent de cinq pas et adoptèrent une attitude de soumission dont Igriega n'aurait pas cru qu'ils puissent être capables ; la distance lui interdisait de comprendre ce qui se disait mais il suivait l'échange avec attention et il crut reconnaître à plusieurs reprises son nom sur les lèvres des sergents. En parlant, Reinhardt montrait la fame qui l'avait accompagné ; les émissaires du cacique, alors, reculaient en grimaçant de terreur.

L'échange prit fin, les sergents regardèrent fixement Igriega, qui eut un vertige d'inquiétude, puis s'en allèrent. Reinhardt et la fame vinrent droit à l'enfant, à mesure qu'ils approchaient il sentait un malaise grandir en lui à cause de l'étrangeté des yeux de la fame : l'un était jaune, l'autre vert, asymétrie qui lui conférait un regard de folle ou d'omnisciente.

– Voici Solanée, dit Reinhardt, tante de Fleur, elle te protégera du cacique et de ses sbires.

Cette nuit-là Igriega dormit peu et mal, il doutait de l'efficacité de la protection de Solanée, car quand le cacique s'estimait sur le point de perdre une marchandise – et c'est ce que représentait Igriega pour lui, rien de plus qu'une marchandise – il entraînait en colères épouvantables, préférait détruire ce qu'il savait ne plus pouvoir posséder, puis se vengeait avec des brutalités sauvages.

Malgré sa mauvaise nuit, le lendemain Igriega entra dans le rectangle de poussière vêtu de sa veste rouge. Salamandre lui souriait ; dès que l'intrigue ouvrait une voie au général en joie elle le prenait par une manche pour le guider jusqu'à sa place et lui soufflait des répliques ; peu à peu il oublia sa peur du cacique et entra dans son rôle, le rat l'interpellait, il répondait du tac-au-tac par discours et gloussements joyeux, contrefaits croyait-il, qui n'avaient pour but que de conférer une épaisseur à son personnage, mais qui étaient l'expression d'une joie bien réelle : celle qu'il éprouvait en présence de Salamandre. Fleur tenait son rôle avec rigueur et reconnut que les gestes d'Igriega étaient plus amples que la veille, que ses répliques, cinglantes, donnaient au général l'image d'un héros sorti indemne de plus d'épreuves, de plus de situations tragiques qu'il n'était possible d'en subir en une vie entière. À la fin de la répétition elle avoua même qu'ils venaient de poser les bases d'un spectacle de haute tenue.

Salamandre et les garçons applaudirent en poussant de petits cris, et gagné par l'enthousiasme de ses camarades, Igriega se mit aussi à battre des mains ; une évidence venait de s'imposer à lui : plus jamais il ne servirait d'épouvantail, il allait vivre avec les saltimbanques.

Ce soir-là une procession sortit du camp et se dirigea vers le hameau, les musiciens ouvraient la marche, fendant l'air d'un brouhaa festif, les acrobates la fermaient en cabrioles et virevoltes ; Igriega se trouvait, par hasard croyait-il, entre Salamandre, Fleur et Solanée. Cent mètres avant les premières cabanes, des courtisans du cacique, leurs concubines atitrées et des enfants s'étaient massés au bord du chemin pour voir passer la troupe ; leurs rires exagérés dissimulaient mal l'inquiétude qu'alumaient en eux le bruit tonitruant des musiciens et les costumes des comédiens. Toutes les silhouettes, visages et regards qu'Igriega reconnaissait dans la foule, lui paraissaient inexacts, flous, comme des souvenirs qui auraient cessé d'être siens.

Les saltimbanques entrèrent sur la place centrale, la foule se massa devant une scène de fortune, plancher irrégulier de huit pas sur douze posée sur des billots instables ; déjà, salves d'impatience et invectives fusaient des gorges pour inciter les comédiens à commencer.

La troupe se rangea derrière la scène, les musiciens jouèrent pendant encore une minute un rythme branlebas, puis les marionétistes montèrent sur les planches ; ils contèrent les aventures d'un peuple d'automates dont la reine venait d'être transformée en pie organique. Igriega perdit le fil de la fable, il observait le public, dentures incomplètes dévoilées par les rires francs, visages émaciés qui se taillaient soudain une place dans la foule avant d'être cachés par les voisins, bouffissures des courtisans, regards absents des vieillards et ceus, émerveillés, des enfants, corps décharnés des serfs qui profitaient de la parentèse qu'instaurait le spectacle dans leur quotidien sinistre pour s'essayer à sourire, vêtements luxueux des marchands de passage, uniformes des soldats d'État qui faisaient étape dans le hameau pour la nuit, tout se mêlait en pâte à laquelle Igriega se sentait étranger.

Les marionétistes sortirent de scène, alors sans avoir prévenu ses camarades Fleur bondit sur les planches, elle débordait d'énergie, elle était rayonnante, Rat et Berger sautèrent à sa suite puis Salamandre monta sur scène d'un pas calme et fit signe à Igriega de les rejoindre ; il était inquiet de devoir s'exposer aux regards du cacique mais quand il vit Solanée lui faire des grimaces d'encouragement, il rallia ses camarades. Ils jouèrent la sainète de la veille, ajoutant variantes et broderies que le public acclama avec l'exaltation un peu surfaite que l'on met à célébrer le talent approximatif des enfants ; mais Fleur, qui prenait l'omage très au sérieux, contraignit la petite troupe à plusieurs saluts, desquels elle se redressait tout sourire et palpitant d'orgueil.

Enfin les acteurs de la pièce principale montèrent sur scène ; ils jouèrent un spectacle plein de crachats, bousculades, esclafements, gestes amples et grognements poétiques censés représenter des causes et des motifs d'amours splendides ou de meurtres atroces.

Soudain, vêtu d'un costume de chien roussâtre, Reinhardt sauta sur scène. Les comédiens se figèrent et le public se tut, l'attention suspendue au porte-voix que le doyen amenait à ses lèvres.

– Tout évènement, même ceus qui semblent les plus logiques, ne sont que bulas spontanément générées par le vide ! hurla-t-il.

Pendant dix secondes, qui en parurent mille, le public resta silencieux, se demandant si le saltimbanque les insultait ou s'il cherchait à ouvrir une brèche dans leur conscience, puis soudain les musiciens crachèrent un ritme tonitruant – son ésitation balayée, le public éclata de joie.

Quand la foule fut un peu dispersée, le cacique et ses lieutenants se présentèrent devant Reinhardt ; Solanée, puis trois comédiens, dont les sagaies n'étaient pas des armes de théâtre, rejoignirent le groupe ; on aurait dit une rencontre diplomatique à haut risque.

Le visage du cacique se tordit en ce qu'il considérait sans doute come un sourire.

– Vous nous avez enchanté, cria-t-il pour être entendu de tous, et vous avez bien mérité la rémunération dont nous étions convenus – à laquelle cependant nous serions en droit de retrancher la valeur de ce que vous vous êtes approprié sans nous avoir consulté, et son regard glissa vers Igriega.

Solanée planta ses ieus dans ceus du cacique, il recula brusquement, come si un serpent venait de le mordre au visage.

– Mais faisons preuve d'humanité, reprit-il en bredouillant un peu, gardez ce qui pour nous n'est qu'un orfelin bestial ; il semble avoir trouvé parmi vous un sens à sa vie, du moins, ricana-t-il, un rôle à jouer, ce qui n'est déjà pas si mal.

Le lendemain, quand Igriega s'éveilla, le camp était presque plié ; des balots étaient alignés près des chariots, les omes traversaient la clairière à pas rapides en échangeant des mots brefs et coupants, les fames se courbaient sur les derniers bagages tandis que Reinhardt, monté sur une caisse, surveillait les opérations ; de la forêt montaient des parfums de sève chaude et d'herbe grasse, des corbeaus observaient le remue-ménage depuis les hautes branches ; on rassembla le troupeau de chiens de bouche, on assura la répartition des charges sur les épaules, on atela au chariot de tête les dix chiens de trait, on empoigna les brancards des charètes et le convoi se mit en route.

Tout le monde marchait en silence, revoyant sa performance théâtrale de la veille, imaginant de novèles séquences, de novèles répliques pour rendre son personnage plus percutant ou, simplement, tout le monde marchait en silence pour se concentrer sur les ornières du chemin et le travail des muscles. Le soir, ils ne prirent pas la peine de monter les tentes, se couchèrent sous les charètes en rangs sérés puis le matin, après un repas frugal, repartirent sans avoir dit mot.

Igriega était déjà venu jusqu'au fleuve rouge mais il ne l'avait jamais traversé, alors quand ce

jour-là il posa un pied de l'autre côté, qu'il pénétra dans l'espace inconnu, il fut persuadé que son histoire avec le hameau était finie, qu'il n'entendrait plus jamais parler du cacique ; il éprouva une pais grandissante puis une bouffée d'excitation, et un rire nerveux jaillit de sa gorge.

– Une autre vie comence, lui dit Reinhardt qui s'était rapproché.

*

Les saltimbanques franchirent d'autres fleuves, d'autres cols enneigés, d'autres pampas ostiles et quinze jours après avoir quitté le hameau ils arrivèrent au bord d'un lac si grand qu'Igriega crut le monde englouti ; l'infini lui donna vertige, le roulis la nausée, et il passa deux heures à vomir.

– Tu es enfant de la tête ferme, murmura Solanée en lui caressant le front, rassure-toi, nous n'allons pas traverser cette étendue d'eau, nous allons simplement suivre la rive pour contourner le lac.

Il regarda dans la direction qu'elle montrait, ne vit qu'un brouillage ridé du haut et du bas, puis vomit de plus belle.

Ils donnaient de courts spectacles dans les villages qu'ils traversaient, devant des publics en haillons, maigres et pauvres, récoltant à peine de quoi manger, du poisson séché la plupart du temps.

Igriega s'avéra piètre comédien, son personnage de général en joie ne convainquait personne et il comprit qu'il n'avait dû son premier succès, dans son hameau natal, qu'à la chance des débutants. Fleur était la moins complaisante avec lui, elle se sentait personnellement lésée par le jeu approximatif d'Igriega, comme s'il faisait exprès, par ses maladresses, de gâcher les intrigues et mises en scène qu'elle arrangeait avec minutie, comme si son absence de talent risquait de contaminer le sien, alors il fut sommé de choisir un autre rôle dans la troupe. On n'attendait pas nécessairement qu'il soit ome de spectacle ; il pouvait, s'il préférait, assumer les fonctions de porteur de bagages, de meneur de chiens, d'ome en armes ou de cuisinier.

Les semaines suivantes Igriega éra de-ci de-là dans le camp, pendant les répétitions, imitant les voltiges des acrobates, se décourageant, cherchant à convaincre les danseurs de l'accepter dans leurs groupes, s'essayant au tambour, à la trompe et au bandonéon – sans succès ; et ce fut par hasard, ou par ennui, qu'il réalisa sa première marionnette après avoir passé toute une après-midi à observer Claqué-Mâchoires confectionner les siènes.

D'os, de cailloux et de laine, de plumes et de bouts de métal, c'était une figurine difforme.

– Elle ressemble au Gargagnan, dit Claqué-Mâchoires en la prenant, le monstre à l'omnipotence cruelle, expliqua-t-il, qui hante les contes pour enfants ; tu ne peux pas le laisser seul, invente-lui des amis, une vie, des rêves et des rires, des ennemis si tu préfères, une société en tout cas, pour qu'il

puisse exister pleinement.

Igriega trouvait la figurine hideuse et se dit que personne ne voudrait vivre avec, pourtant, triturant machinalement bâtons, plumes, brins de métal et chutes de tissus, il fit bientôt apparaître une deuxième marionète, dont il ne prit pas tout de suite conscience qu'il en était, lui, le modèle – mais qu'il sut immédiatement devoir baptiser Général Ome-&-fame.

En moins d'un mois ensuite, grâce aux conseils de Claque-Mâchoires, il bricola cinq autres personnages :

Reine-de-Joie courait, détalait, escaladait arbres et rochers, était feu et lumière, avait un parfum délicat de miel et d'urine chaude, c'était la transposition de Salamandre ;

Scharon fabriquait des cornemuses et confectionnait des coliers de dents ;

la Montagneuse, ainsi nommée par antitèse, car c'était une marionète souple et fluète, avait des lèvres noires, des accroche-queurs en poils de chat sauvage et le mauvais caractère de Fleur ;

Morice Joyant était un soldat tonitruant, glouton, qui ne se séparait jamais de son crache-feu ;

Brenoss, enfin, languissait après les orages, les ivresses et les blessures, comme les desperados d'Istoire-Jadis.

– Les marionètes vont bientôt se mettre à te parler, dit Claque-Mâchoires, veille à capter leurs voix et à les restituer au monde, c'est là le rôle que tu t'es choisi.

– Ils vivent dans une plaine de faim, de pestes et de corbeaux, raconta Igriega quand il présenta ses personnages à Fleur et Salamandre ; trois d'entre eux forment le clan des Larves, ils vouent un culte aveugle au Gargagnan, les trois autres appartiennent aux Lares et se révoltent contre la tyrannie du monstre, mais à la fin de chaque année, Larves et Lares se réconcilient pour festoyer pendant trois semaines ; ensuite les deux clans se reconstituent, mais jamais selon la répartition précédente, ainsi chacun a été, et sera encore, Lare, et Larve.

Igriega saisit Général Ome-&-Fame et Reine de Joie, les leva devant son visage.

– Mais eux deux, récita-t-il, amants à mort (Salamandre rougit car elle s'était reconnue dans la marionète Reine de Joie, et avait reconnu Igriega dans celle du Général) qu'ils soient Larves ou Lares, sont toujours ensemble, dans le même clan,

– Tout ça n'est qu'absurde charabia de bois et d'os ! l'interrompit Fleur, une mascarade pour atardés mentaux.

Et elle quitta ses compagnons, en rage.

Igriega brandit la Montagneuse avec colère et lui fit s'écrier en contrefaisant la voix de Fleur.

– Tout ça est absurde charabia de bois pour atardés mentaux !

À quinze ans, Igriega avait fabriqué près de cent figurines, toutes aux filiations déglinguées, qu'il agitaient pendant des heures en leur laissant prendre la parole ; les publics étaient fascinés par ses

prestations et souvent, longtemps après que la troupe y eut joué, on entendait dans les tavernes des clients s'ofusquer des cruautés du Gargagnan, raconter à ceus qui n'avaient pas assister aus représentations coment tel personnage lui avait résisté, ou s'était plié à sa volonté, ou s'était fait dévorer, on entendait aussi redire les tirades du Général Ome-&-Fame, les saillies de Scharon, les oraisons sinistres de la Montagneuse.

Les marionètes gagnaient en densité ; Igriega les sentait vivre en lui come des êtres indépendants, ce qui l'éfrayait un peu, car conscient que son corps était déjà gauchi à leur manipulation, il començait à craindre qu'èles n'empoisonent son esprit.

Au fil des représentations, Reine de Joie était devenue l'amante oficiële du Général Ome-&-Fame, Salamandre en était flatée ; Fleur n'était plus jalouse, èle savait que le Général désirait la Montagneuse au moins autant que sa rivale, et puis èle était reconnaissante à Igriega de lui avoir révélé, par le biais de la fiction, sa nature de sorcière, èle délaissait d'ailleurs de plus en plus souvent les sainètes et ses camarades comédiens pour s'adoner à l'ornitologie, à la botanique, à la chimie, et à toutes formes de divinations ausquèles sa tante Solanée avait comencé à l'initier.

Reinhardt, en revanche, était inquiet pour Igriega, et lui prédisait un avenir sombre.

– Il se lassera de jouer avec des poupées de pière et d'os, maugréait-il, il lui faudra bientôt manipuler des êtres de chair – jusqu'à les broyer.

Un soir, à la place de l'ironie un peu moqueuse dont èle l'avait toujours gratifié, Igriega découvrit dans les ieus de Fleur une espèce de hargne ou d'apétit nerveus ; le lendemain il n'osait plus la regarder en face, ne l'observant qu'à la dérobée, puis il se surprit à la trouver désirable, èle qu'il avait toujours craint et plus ou moins haï, èle dont il s'inspirait toujours quand il voulait mètre en scène, dans ses spectacles de marionètes, trahison intime et perfidie.

Les jours suivants, sans qu'Igriega ne sache s'expliquer coment un tel rapprochement s'était fait, ils marchaient côte à côte, en silence, pendant des eures, paraissant floter dans un ailleurs cotoneus, puis tout à coup, come si èle était à bout de patience, Fleur prenait n'importe quel prétexte pour déclencher une dispute ; ils s'évitaient alors pendant une eure ou deus puis immanquablement revenaient l'un vers l'autre en souriant, chacune de ces réconciliations scélant un peu plus leur complicité.

La joie qu'éprouvait Salamandre devant la nouvèle entente de ses deus amis était poluée par une colère sourde, qui lui faisait plisser les lèvres et froncer les sourcils.

Un matin, Igriega s'étona du ton rauque avec lequel èle le salua ; il prit alors conscience que depuis quelques jours déjà il ne la considérait plus come une compagne de jeu fragile et innocente, come une seur intouchable, et il eut envie de lui casser la main, de la grifer, de la mordre au sang ; puis il surprit sur son visage une force de caractère et une volonté qu'il ne lui avait jamais soupçonné, et qui le troublèrent autant que le désir qu'il s'était découvert pour Fleur ; alors Salamandre lui

tourna le dos et s'éloigna sans un mot, portant ses fesses haut, come une reine sa courone, et Igriega se sentit lourd, et triste.

Cète nuit-là Fleur traversa la tente des enfants et s'allongea nue contre Igriega, qui se réveilla en croyant rêver, une peau contre la siène, des doigts sur son ventre et d'autres entre ses jambes, son sexe avait durci, il reconut le parfum de jusquiamme et d'aissèles poivrées de Fleur, èle l'enfourcha, ses seins dans la pénombre étaient deus lunes pâles ; cambrée, corps tendu, èle jouissait en aparté, hors du temps, hors du monde ; Igriega perçut alors le galop de son propre sang, le plaisir montait, refluaît, puis leur orgasme soudain – èle, petits cris stridents, lui une espèce de sanglot – réveilla les enfants ; les plus jeunes se rendormirent aussitôt et les autres, entre inquiétude et curiosité, se demandèrent ce qui venait de traverser l'atmosphère en écoutant l'éco de la jouissance qui flotait encore dans la tente. Salamandre, apuyée sur un coude, regarda la double silouète haleter de moins en moins fort puis ferma les ieus et ne put s'empêcher de pleurer.

Le lendemain, informé des évènements de la nuit par Solanée, qui avait le pouvoir de tout savoir, Reinhardt atribua une tente individuelle à Igriega, et Solanée invita Fleur et Salamandre à vivre parmi les fames.

Salamandre, triste encore de ce qu'èle avait vu la nuit précédente, fit machinalement son bagage et quita la tente des enfants sans un regard en arrière, tandis que Fleur, consciente des entraves que la colectivité imposait aus fames, se cabra et jura de rester libre, de toujours refuser de jouir dans l'ipocrisie ou par devoir, jura de n'enfanter jamais ni de soumettre son sexe à la servilité qu'on en attendait !

Solanée regréta sans doute à ce moment-là d'avoir choisi sa nièce come élève, car si son intelligence et son indépendance pouvaient lui permètre de devenir une des meilleures soigneuses du Tèritoire, son arrogance et son orgueil pouvaient la changer en sorcière dangereuse.

La nuit suivante Solanée prit les deus jeunes fames par la main et les guida jusqu'à la tente d'Igriega.

– Entrez, donez et prenez du plaisir, mais surtout ne dormez pas avec lui, revenez coucher dans la tente comune.

Igriega les accueillit avec timidité, il ignorait qu'èles viendraient ensemble ; il bafouilla et se mit à trembler.

– Esitations et craintes, ce n'est pas vraiment ce qu'on espère de toi, là-dehors, se moqua Fleur, la nuit dernière tu étais beaucoup plus ferme, alors qu'est-ce que tu atends pour nous épouser ? car nous avons été désignées pour être tes fames !

Assise dans un coin, Salamandre se taisait, regardant fixement le sol, son queur batait trop vite, èle était incapable de sourire à Igriega ou de lui cracher les reproches acumulés depuis la veille. Fleur fit glisser sa tunique ; Igriega fut captivée par la silouète d'oiseau en déséquilibre, il s'en

aprocha, érita, posa une main sur la hanche ; en voyant le contact entre les peaus de ses amis, Salamandre éprouva une faim inconue, sa pudeur laissa place à une détermination farouche, et subitement les conseils que Solanée leur avait doné l'après-midi prirent sens.

– Le ritme de la séance dépendra de vous deus, Igriega ne sera qu'un jouet entre vos mains, une marionète dont vous ferez ce que vous voudrez.

Alors èle se leva, se désabilla et se mêla au duo.

Pendant leur retour à la tente des fames, Fleur et Salamandre scélèrent un pacte, un pacte qui existait en germe depuis l'enfance, entre èles, mais dont Igriega fut cète nuit le cataliseur, ou la pière d'achopement, et dont l'enjeu serait, pour l'une la puissance, pour l'autre le pouvoir – et ignorant que c'était là deus choses différentes èles crurent poursuivre un même but.

Deus mois plus tard Fleur avait séduit presque toute la troupe, corps et esprits, exceptés Reinhardt, Solané, Claque-Mâchoires et quelques vieillards, indifférentes au gout de la peau et aus arabesques musculaires de la jeune soigneuse ; de son côté, à force de douceurs et d'atentions piquantes, Salamandre avait envelopé Igriega dans une létargie mole, stérile, dont il s'éveillait parfois en sursaut pour se demander depuis quand il n'avait pas agité les marionètes, mais où il retombait très vite, vaincu par les voluptés que Salamandre lui dispensait maintenant avec une maitrise surprenante.

Reinhardt et Solanée reconurent, trop tard, qu'en les mariant ils avaient fait éreur.

– Grave éreur certes, mais une expérience inédite de fusion des contraires, nuança l'un, et qui sait à quoi cela pourra doner naissance, à un nouveau monde, peut-être.

– Ou à des assassinats de masse, rétorqua l'autre.

Fut-ce à l'initiative de Fleur – qui començait à croire que sa volonté, ses désirs et ses caprices étaient aussi légitimes que le cycle de la vie et de la mort –, fut-ce à l'initiative de Fleur que Reinhardt tomba malade ? Solanée reconnaissait dans les simptômes du doyen un empoisonement à l'épine-vinète : vomissements et diarées, état de stupeur, et èle guétait, tout en espérant qu'èle n'aurait pas lieu, la paralisie respiratoire ; èle fit part de ses craintes à Claque-Mâchoires, qui les accueillit avec mauvaise umeur et défaitisme.

– Coment se débarasser de démons que vous avez vous-mêmes créé, à qui vous avez conféré toutes vos puissances, votre énergie, votre apétit sans fin ? Je ne suis pas loin de penser que Reinhardt n'a que ce qu'il mérite, quant à toi tu pourrais mètre au point une potion qui le guérirait, mais en es-tu seulement capable ? Fleur ne t'a-t-èle pas surpassé ? Ou un poison que nous leur administrerions à tous les trois mais tu es trop loyale, ou trop sentimentale, ou trop respectueuse de certains principes d'Istoire-Jadis pour tuer sans procès, qui plus est des êtres à peine sortis de l'enfance et que l'on peut encore imaginer choisir un juste chemin, n'est-ce pas ? Alors qu'atends-

tu de moi ?

Solanée baissa les yeux.

– La succession au rôle de chef de troupe s'annonce tumultueuse, tiens-toi prêt, tu seras candidat, je vais essayer de raler à notre bord sages et fames, j'espère qu'il n'est pas trop tard.